

*Il y a toujours un monde*  
après la fin du monde

## DU MÊME AUTEUR

### FICTIONS

*Un chien mérite une mort de chien*, théâtre, Actes Sud 1983

*Le catalogue de la déroute*, roman, à paraître

### ESSAIS SUR LA SOCIÉTÉ DE COMMUNICATION

*Voir c'est faire (télévision & démocratie)*, Quorum 1997

*La publicité dit la vérité (un magazine postmoderne)*, Quorum 1997

*Dans le silence de la cité assemblée  
(prière pour le théâtre)*, Quorum 1998

*Demain nous fêterons les Valérie  
(une soirée à la télévision)*, Quorum 2000

### ÉDITIONS À TIRAGE LIMITÉ

*Élévation Dédale*, (gravures de Jacques Raket),  
Les amis dans le labyrinthe, 1999

### ANTHOLOGIES

*Il y a folklore et folklore* (avec Richard Kalisz), Vie Ouvrière 1977

*Chansons de lutte* (avec Richard Kalisz et al.), Inform'action 1979

*La résistance culturelle* (avec Estelle Krezslo et Marianne Sluszny),

Rue des Usines 1986

Michel Gheude

*Il y a toujours un monde*  
après la fin du monde

*De la démocratie*  
Travaux de citoyen

## *De la démocratie*

Travaux de citoyen

*Éditions animées par Michel Gheude et Paul Hermant*

Marina Cox

*Izbjeglica*

Paul Hermant

*Tous les fleuves vont à la mer*

Dominique Nalpas e.a.

*Le Front du Refuge*

Ouvrage collectif

*Ce que nous apprenons de la guerre*

Michel Gheude

*Il y a toujours un monde après la fin du monde*

## *De la démocratie*

<http://site.voila.fr/gheude>

<http://www.lautresite.com>

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays

©De la démocratie, Bruxelles, juin 2000

Imprimé en Belgique, ISBN 2-930114-04-5

D/2000/7114/5

## AVERTISSEMENT

La structure de la pièce s'inspire de la nouba (nawba) grande forme de l'art arabo-andalous qui s'est développé en Espagne entre le septième et le quinzième siècle et qui malgré les guerres et les pogroms a permis aux cultures juive, musulmane et chrétienne de dialoguer et de s'enrichir mutuellement.

Comme dans la nouba, le texte poétique est soutenu par de la musique et l'histoire n'est pas jouée mais racontée sur le mode choral. La forme de base est l'antiphonie, opposition de deux chœurs. Puis dans chaque chœur l'opposition du solo et du chœur.

La pièce est divisée en quatre "noubas" chacune en référence à l'arbre des modes musicaux qui représentent à la fois le cosmos (la terre, le feu, l'air & l'eau) et l'homme (la rate : bile noire & tristesse ; le cœur : sang & vie ; le foie : bile jaune & colère ; le cerveau : lympe & calme).

Dans cette version écrite de la pièce, certains passages sont distribués entre chœur et choryphée voire entre membres du chœur. Dans d'autres, la distribution reste aléatoire, les répliques étant précédées d'un simple trait d'union. Celles-ci sont alors susceptibles d'être ou non regroupées et d'être dites par le chœur ou par le choryphée selon les besoins de la mise en scène.



PREMIÈRE NOUBA

## La destruction du Temple

La couleur est le noir. Le sentiment la tristesse.

L'élément la terre.

*Le chœur des anges gardiens*  
*Le chœur des premiers habitants*  
*Le chœur des derniers habitants*



## Sur les ruines

*Le chœur des anges gardiens*

- Personne !
- Ils vont venir. Il y a toujours un moment où ils ont peur du vide. Ils regardent vers leur naissance et ne voient rien. Ils se disent : quelque chose peut-il venir de rien ? Il doit bien y avoir un monde avant le début du monde.
- Mais ils n'en ont aucun souvenir.
- Même pas un trait de lumière rouge comme la première lueur de l'aube dans la nuit noire.
- Ils viennent toujours de la nuit noire. C'est leur lieu de naissance.
- J'ai la liste des noms : Sarazin, Serra, Thorax, Mouhoub, Petitjean, Dreyfus, Zaoui, Valette, Martinez, Naal, Jachimiak, Keita, Megherbi ...
- Comment organiser les choses ? Mille langues, mille religions, mille rituels, un seul lieu saint.
- Il y a plusieurs portes pour entrer dans Jérusalem. Tôt ou tard, ils trouveront.
- S'ils viennent.
- Ils vont venir. Il y a toujours un moment où ils ont peur du noir. Ils regardent vers leur avenir et ne voient rien.
- Ils sont comme l'enfant qui doit sauter dans l'eau pour la première fois. L'eau est noire. Ou bleue comme l'infini du ciel. L'enfant a peur. Il ne sait pas que c'est dans l'eau que la lumière qui vient du ciel est la plus belle. Son père l'encourage : viens n'aie pas peur. Il rit de la peur de l'enfant. Et l'enfant se jette dans ses bras.

- Eux n'ont plus personne pour les encourager.
- Ils sautent quand ils savent avec certitude qu'il est pire de ne pas sauter.
- Quand ils sont découragés. Qu'ils ont tout perdu. Que c'est la fin du monde.
- On pleure les morts, pas les choses. Pourquoi sont-ils si près des choses, si loin des hommes ?
- Ils pleurent les choses faites pour les hommes par la main des hommes. Ils sont dans la tristesse. Ils ont besoin d'être ensemble. De ne pas se sentir seuls au moment où le monde se dérobe. Quand l'être aimé n'est plus qu'une ombre insaisissable. Quand ils se sentent abandonnés. Ou incapables de protéger ceux qui leur ont été confiés. Alors, si divisés qu'ils soient, ils se retrouvent. Ils oublient leur colère. Ils laissent tomber les bras. Ils desserrent les poings. Ils pleurent.
- Je ne comprends pas comment les comprendre !
- Ils arrivent !

*Le chœur des habitants entre en scène*

## **Je ne me sens pas bien**

*Le chœur des derniers habitants*

UN HOMME : Je ne me sens pas bien.

UNE FEMME : Moi non plus, ça ne va pas du tout.

L'HOMME : Ces derniers temps, une femme, elle venait ici, elle restait des heures devant la porte. Là où elle avait vécu. Au treize de la Loco.

LA FEMME : Et ses enfants sont toujours ici. Là où il y avait la Locomotive

L'HOMME : Je ne peux pas croire qu'il n'y a plus la Locomotive.

LA FEMME : Je ne sais pas s'ils sont nés ici ou pas. Mais ils n'arrivent pas à vivre avec leur maman, là où elle vit à présent. Ils sont toujours ici. Là où il y avait la Locomotive

L'HOMME : Les gosses tu les voyais jouer au ballon, au foot, au basket.

LA FEMME : Le soir y avait beaucoup de femmes turques assises sur les bancs, puis t'avais les enfants qui jouaient l'après-midi. T'avais le sentiment vraiment d'une vie. Y avait une culture, une tradition. C'était un village.

L'HOMME : On en souffre.

LA FEMME : On a un sentiment de solitude aujourd'hui.

L'HOMME : Ça peut pas être autrement.

LA FEMME : Je ne me sens pas bien.

L'HOMME : Moi non plus, ça ne va pas du tout.

## **C'est comme ça**

*Le chœur des derniers habitants*

UN HOMME : Là où je vis maintenant, c'est calme, y a pas de bruit.

Pourtant des gosses, y en a des gosses !

Mais, c'est comme ça quoi, y a des quartiers on peut faire ce qu'on veut on y peut rien, c'est comme ça et ça restera toujours comme ça.

LE CHŒUR : C'est comme ça et ça restera toujours comme ça.

L'HOMME : Ici, à la Loco, c'était autre chose ! C'est ça qui faisait vivre le quartier, c'était les gosses dehors, les mamans turques assises sur l'herbe, en train de tricoter. Suffisait qu'il y ait un peu de soleil. Et c'est ça qu'on peut plus retrouver, c'est un truc qui est fini. Il faut vraiment se mettre ça dans la tête que le retrouver c'est impossible. C'est comme ça

LE CHŒUR : C'est comme ça !

L'HOMME : C'est un mode de vie qui est parti avec la Loco. Parce qu'après on arrive à un endroit qui a déjà un passé, qui a déjà un style de vie. On est obligé de se mettre au diapason. On peut pas faire autrement. C'est comme ça.

LE CHŒUR : C'est comme ça !

L'HOMME : Quand je suis arrivé là-bas, le premier truc qui m'a sauté aux yeux, c'est que c'est propre. Parce qu'ici, ici t'avais toujours un mégot qui traînait, un chewing-gum qui traînait. Mais là-bas, là-bas vous allez pas trouver ça, ça saute à l'œil. Ici, je le faisais mon palier, parce que tout le monde montait. J'habitais au premier. J'avais beaucoup d'amis qui venaient me voir. On est obligé de le faire. Là-bas, j'habite au quatrième. Les petites mémères qui savent pas marcher, elles font quand même leur palier. Elles font leur part de travail. Si moi j'ai vingt ans, trente ans, je suis obligé de le faire aussi. Si elle peut se permettre de le faire à cet âge, t'es obligé de le faire aussi. C'est comme ça.

LE CHŒUR : C'est comme ça !

L'HOMME : Et puis les gens c'est chacun pour soi là-bas. Parce que c'est vrai que les gens maintenant ils veulent

leur tranquillité. Ils veulent pas entendre de bruit. Ils veulent pas que machin il vienne taper à leur porte. C'est fini ça. C'est comme ça

LE CHŒUR : C'est comme ça !

L'HOMME : Pour rentrer dans l'immeuble là bas, il faut sonner chez quelqu'un sinon vous rentrez pas. Evidemment ça fait un tri parmi les vandales, ceux qui n'habitent pas dans l'immeuble, mais ça perd aussi de son charme. C'est bien dans un sens mais il y a un revers à la médaille. Alors que moi, j'ai gardé les mêmes habitudes, ma porte est jamais fermée, pourtant ici, j'habitais au premier, c'est là qu'on est le plus ouvert à des vols, des trucs comme ça, bon je ferme jamais ma porte, j'ai pas de clé de dedans, c'est une question de confiance, c'est comme ça.

LE CHŒUR : C'est comme ça !

L'HOMME : Quand j'habitais ici, à chaque minute je savais qui je pouvais rencontrer. Aujourd'hui je les voyais pas, je disais tiens ! comment ça ? j'ai pas vu untel, il est pas passé, il est malade, ou il y a quelque chose qui va pas. Si le lendemain à la même heure je le vois pas, je vais taper à sa porte, parce que j'ai envie de savoir, parce qu'on se côtoie, parce que c'est comme ça !

LE CHŒUR : Parce que c'est comme ça !

L'HOMME : Mais là-bas, si y a quelqu'un qui est malade, qui a besoin d'aide, comment qu'on peut le savoir ? On le sait pas, puisqu'on les voit pas les gens. J'ai ma voisine l'autre fois, il y a les pompiers qui sont venus à onze heures, qui tapaient contre la porte. Je me suis posé la question : c'est vrai que ça fait tout de même deux trois jours qu'on entend pas de musique, qu'on entend rien du tout, les volets fermés, est-ce qu'il y a pas quelque

chose ? On les voit pas les gens. C'est comme ça !

LE CHŒUR : C'est comme ça !

L'HOMME : C'est pas les mêmes gens. C'est des gens, ils ont du mal à sortir de leur appartement. Leur habitude c'est le supermarché et chez eux. Alors les gosses pour eux c'est déjà un peu trop. Les miens sont arrivés, on espère qu'ils sont pas trop bruyants. On est plus comme on était. C'est comme ça !

LE CHŒUR : On est plus comme on était !

## **C'était de l'amour**

*Le chœur des derniers habitants*

*Une maman algérienne et sa fille.*

*La maman parle en arabe, la fille traduit.*

LA FILLE : A la Loco, y avait 500 jeunes sur 1000 habitants. Ça ne pouvait que péter la santé. Ça foutait le bordel. Mais au moins t'es pas indifférent. Quand c'est bien ou quand c'est mal, t'es pas indifférent. Y avait cette chaleur. C'est cette chaleur qui faisait vivre cet endroit. Et c'est ça qu'on ne peut pas retrouver ailleurs.

Je ne trouve plus mes marques.

Quand on passe 20 ans dans un endroit, on a ses habitudes. C'est comme si on était enraciné. Je me considérais comme chez moi. Pourtant je suis née en Algérie. Mais mes enfants sont nés à la Loco. Ils avaient leurs racines là. Ils avaient leurs copains. Les enfants on peut pas les interdire de se fréquenter. On avait l'école sur place. Il se crée des liens. Des amitiés. Bon ça fait qu'on rencontre les parents. C'est ça qui fait qu'il y a des trucs

qui se créent. Mes gamins ils ont leurs habitudes. Ils reviennent toujours voir leurs anciens camarades. Ils arrivent pas à faire de nouveaux liens. S'ils étaient partis à 50 km ç'aurait été différent, mais là ils ont leur monde à eux.

Je ne peux pas m'y faire. Je ne trouve plus mes marques.

UNE AUTRE FEMME : A la Loco, j'avais un monsieur au 5 moi j'étais au 4, le couple qui était en bas au troisième, tout le monde ont compris que j'ai perdu mon mari, que je vivais seule, et que j'avais tellement de soucis. On ne se parlait pas parce qu'ils n'arrivent pas à s'exprimer dans notre langue. Il y a des enfants qui venaient quand même nous traduire mais c'était pas ça. Mais ils ont senti qu'il me faut quelque chose. La dame du troisième, je fréquente souvent l'église, quand je suis rentrée de la messe, j'entends sonner, j'ouvre la porte ; c'était sa petite fille je crois de six ans, un bon paquet de pain chaud, leur pain arabe là. Elle dit : C'est ma grand-mère qui vous a envoyé cela. Oh lalala ! Voir une petite fille comme cela qui t'amène quelque chose que tu ne t'attendais pas, dans tous les soucis là, c'était bon, très chaud, l'odeur même, j'ai dévoré cela comme si c'était du gâteau. Je n'oublierai jamais. Cette femme quand je suis descendue pour lui dire merci, elle m'a regardée, elle m'a embrassée. La semaine suivante, un plat avec du couscous, je ne savais plus quoi dire, cette chaleur, c'est quelque chose. Et celui qui était là haut au cinquième, il ne parlait pas non plus mais il a un fils, qui prenait le bus quand je travaillais. Il me disait : Mais madame mettez vos belles robes, votre mari ne serait pas content de vous voir triste comme ça.

C'était une famille. C'était de l'amour.

## La maison

*Le chœur des anges gardiens*

- Ils pleurent la Loco comme si c'était un temple
- C'était un temple
- Toute maison est sacrée
- Salomon était assis et regardait les ouvriers d'Hiram construire le Temple. Quand le temple fut fini, Salomon se demanda : Est-ce que vraiment Dieu habitera sur la terre avec l'homme ? Il leva son visage vers le ciel et demanda à Dieu : Voilà que les cieux et les cieux des cieux ne peuvent te contenir, combien moins cette Maison que j'ai construite. Mais Dieu ne voulut résider en aucun autre lieu que dans la maison que lui avait bâtie Salomon.
- Dans la maison construite par la main des hommes.
- Et si le seigneur a fait l'homme à son image, pourquoi la maison de l'homme ne serait-elle pas à l'image de la maison du seigneur ?
- puisque toutes deux sont construites de la main de l'homme.

*Une femme prend un ange par la main et danse avec lui très lentement. C'est une danse triste.*

*Pendant que le chœur des derniers habitants la regarde, s'avance le chœur des premiers habitants.*

*Un monsieur d'un certain âge s'avance pour danser avec elle. L'ange lui laisse la place.*

## La belle époque

*Le chœur des premiers habitants*

LE VIEUX MONSIEUR QUI DANSE : On se mariait. On trouvait pas de logement. On restait chez papa maman.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Alors on a dit : on va se serrer la ceinture, on va acheter.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Y avait pas d'école. Pas de commerces. Pas d'église.

LE VIEUX MONSIEUR QUI DANSE : Le quartier y avait rien du tout !

LA DAME AU PETIT CHIEN : Y avait une porcherie.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Selon les vents, y avait ou non l'odeur.

LA DAME AU PETIT CHIEN : La porcherie est restée jusqu'à la construction de la Loco.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Un élevage de poulets près du bois des cerfs.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Des ouvrières campaient dans le bois des cerfs.

LE VIEUX MONSIEUR QUI DANSE : On en a sauvé plusieurs qui se faisaient courser par les soldats du 35<sup>e</sup>.

*D'un coup, la femme se dégage et s'enfuit comme si elle était poursuivie par les soldats qui veulent la violer. Le vieux monsieur reste interloqué. Il s'essuie le front avec son mouchoir puis rejoint les dames en nettoyant ses lunettes.*

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Elles rentraient du travail par le train et habitaient sous le Mont. Elles partaient tôt matin. Elles rentraient tard le soir.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Y avait une ferme au bout de la promenade des Cerfs. Un petit étang avec des canards. Y avait pas la route.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Le quartier a commencé à se construire l'année de la naissance de ma fille. Le jour du baptême, on est allé voir les premiers blocs en construction.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Les lieux de rassemblement, c'étaient l'école et le centre paroissial. Comme dans les villages.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : La paroisse n'existait pas. On dépendait de Notre Dame en ville.

LA DAME AU PETIT CHIEN : En ce temps-là, on avait 180 premières communions. Aujourd'hui seulement 25. On avait 200 baptêmes, maintenant 50 à peine.

La dame avec son chat dans les bras : Pour les fêtes, l'église était pleine.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Je me souviens qu'un jour, le curé a dit : voici le nouveau curé de Notre dame et il est tombé mort. Il était issu d'une famille protestante. Il s'est converti à 16 ans.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Un grand fervent de la vierge. Il jouait de la flûte.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Un artiste !

LE VIEUX MONSIEUR : C'était la belle époque du quartier.

LA DAME AU PETIT CHIEN : L'église n'a jamais été bénie. A cause des événements de mai 68.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Je suis arrivée en 68. J'étais institutrice. Des classes surchar-

gées. J'avais ce garçon, celui qui s'est pendu en prison.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Après 68, on a fait le terrain d'aventures.

LE VIEUX MONSIEUR : Quand j'allais chez le ferrailleur, c'était mieux rangé que sur le terrain d'aventures. Les Turcs réparaient leur voiture sur le terrain.

LA DAME AU PETIT CHIEN : L'animatrice venait d'une famille honorable. Mais un lieu de rencontre, il faut un peu de discipline.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Vous êtes injuste : elle arrivait à faire avec les gosses les plus difficiles !

LA DAME AU PETIT CHIEN : C'était l'époque où on faisait des peintures sur les façades des immeubles. On a vécu des moments épiques !

LE VIEUX MONSIEUR : Les gamins mettaient le feu à tout sur le terrain d'aventure. Les pompiers venaient tous les jours. Un jour j'ai demandé : ça ne vous ennuie pas de venir régulièrement pour ces feux ? Il m'a dit : Non je suis très content. Depuis qu'ils s'amusez ici, ils ne foutent plus le feu dans les caves de la Loco.

## **La cave**

### *Le chœur des derniers habitants*

- Cave ! cave ! vous entendez toujours le mot cave.  
Moi je n'ai jamais vu de caves à la Loco.
- Les caves étaient fermées.
- Y avait des gens qui venaient dormir.

- Personne ne voulait nettoyer, pas même les gardiens.
- Ils avaient peur de se faire piquer par des seringues, des machins comme ça !
- Ils ont mis des portes blindées.
- Puis après, ils ont perdu les clés. Alors c'est resté comme ça.
- Moi j'avais des trucs dans la cave, c'est resté là-bas puisque personne ne pouvait y aller.
- Parce qu'avant, les jeunes faisaient la nouba dans la cave. Mais dans un grand bâtiment comme la Loco, il n'y avait aucune salle où on pouvait se réunir ou se retrouver.
- Même les enfants qui faisaient les fêtes.
- Mêmes les amis quand ils voulaient recevoir.
- Il n'y avait aucune salle.
- Tout le monde se débrouillait de sa façon.
- Il n'y avait aucune organisation pour les femmes qui devaient rester entre femmes ou les hommes qui devaient rester entre les hommes. Il n'y avait rien.

## **Le ciné-club**

*Le chœur des premiers habitants*

LE VIEUX MONSIEUR : Le ciné club a fonctionné dix neuf ans. Une séance tous les quinze jours d'octobre à avril. Ça marchait.

LA DAME AU PETIT CHIEN : On avait la foi.

LE VIEUX MONSIEUR : Le premier film en couleurs, au Rex, c'était *Le miracle des loups*.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Ils l'ont joué hier soir à la télé.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Avant le Rex, c'était la Taverne.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : La Coupole aussi c'était un café concert.

LE VIEUX MONSIEUR : On avait un appareil de projection professionnel. Avec une lampe à arc.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Moi j'allais danser.

LE VIEUX MONSIEUR : On a acheté un nouvel appareil. Y manquait un volet. Ça n'a jamais marché. Le film chauffait, se dilatait. Le son faisait wouaaaaaaaaah wouaaaaaaaaah. Alors on a arrêté.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : On avait un anarchiste. J'étais contente quand il venait parce qu'il était contre tout. C'était marrant. Ça bardait.

LA DAME AU PETIT CHIEN : On a trouvé une ferme avec une grange de montagne. On amenait les gamins du quartier.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : La maison avait des fondations Louis XVI.

LE VIEUX MONSIEUR : Tout le reste on l'a refait. Week-end après week-end.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Les papys et les mamies faisaient la cuisine.

LA DAME AU PETIT CHIEN : Y avait des enfants qui ne mangeaient qu'une fois par jour. Le quartier était pauvre.

LA DAME AVEC SON CHAT DANS LES BRAS : Cette maison, c'est quelque chose qui a marqué ma vie.

## **Le bon vieux temps**

*Les chœurs des premiers et des derniers habitants*

- Maintenant, c'est plus comme avant.
- Avant, qu'il soit minuit, une heure du matin, vous trouvez quelqu'un en train de sortir son chien.
- Vous pouvez dire un bonjour un bonsoir.
- Maintenant c'est clos. Tout le monde est chez eux.
- On s'ignore complètement.
- On ignore son voisin.
- Parfois on sait même pas si son voisin c'est un homme ou une femme.
- On s'ignore complètement.
- Ici, je connaissais mon voisin.
- Mon voisin, il parlait, il me disait où il allait.
- Il y avait une confiance mutuelle.
- C'était ça la vie de quartier.
- Le quartier c'est la drogue ? c'est l'alcool ? c'est des dealers ? c'est des voleurs ? non c'est pas ça. Y a une autre vie à part ça. Je dis pas qu'il y a pas ces problèmes-là. N'importe où, vous aurez des problèmes, de tout. Mais y a autre chose à part ça. C'est pas seulement ça. Je veux dire ça m'est arrivé de vouloir aller fêter Noël à Paris et au dernier moment je ne peux pas partir. J'ai eu un problème avec ma voiture. Puis je dis écoute à ma femme, je dis : on restera ici, on ira pas à Paris. Et puis bon j'arrive, j'entends le voisin qui dit : nous aussi on devait partir mais on va pas partir parce qu'il y a des problèmes en Algérie. Je lui dis : bon écoute, je vous invite. Ah oui ? ben tiens, oui, je devais inviter les

amis au-dessus, justement, ils sont âgés et puis ou les enfants sont loin et ils peuvent pas partir vers eux pour fêter Noël, ou eux, bon, ils ont pas tellement de monde. Et puis on s'est retrouvé une vingtaine dans l'appartement en train de fêter Noël.

C'est ça que je trouve qu'était vraiment bien. C'était vraiment la famille. Les gens y se gênaient pas pour s'entraider.

- TOUS : C'était le bon temps !

## **La peur du lendemain**

*Le cœur des Anges gardiens & le cœur des habitants*

UNE FEMME : Cet homme a oublié le jour où le voisin d'en face a tiré par la fenêtre. La balle a brisé la vitre, a traversé le jean de son fils à un centimètre de sa jambe et a fracassé le meuble derrière lui. Le garçon et sa sœur ont passé cinq heures terrés dans la salle de bains. C'était vraiment le bon temps !

UN ANGE GARDIEN : Les hommes n'ont pas peur du passé. Ils ont peur de l'avenir.

UNE AUTRE FEMME : Et celui-ci, son frère faisait de la moto. Il roulait sous les fenêtres de la Loco, la banane au vent. Il se croyait Travolta. La moto passait et repassait pendant des heures avec un bruit infernal. Les voisins lui criaient d'arrêter mais lui ne voulait rien entendre. Quand il est rentré chez lui, le policier qui habitait sur le même pallier est sorti à sa rencontre et a tiré sur lui à bout portant. C'était vraiment le bon temps !

#### LES ANGES GARDIENS :

- La balle n'a touché aucun organe vital. A présent, il n'a plus peur pour son frère, il a peur pour ses enfants. Il y a des dealers dans la rue.
- Le passé n'est pas meilleur que le présent, mais c'est le passé.
- C'est leur jeunesse. Ils se réunissent et se racontent leurs quatre cents coups d'autrefois. Tout ce qui aurait pu être tragique mais ne l'a pas été. Le temps où ils l'échappaient belle. Mais le bon vieux temps ne les guérit pas de la peur du lendemain.
- Je ne comprends pas comment les comprendre !

## **Partir**

### *Les chœurs des premiers et derniers habitants*

- Vous savez ce qui s'est passé ?
- Ceux qui sont partis avant, ils regrettaient beaucoup.
- Et nous qui sommes restés derrière, il y avait une jalousie.
- Ceux qui partaient n'étaient pas heureux.
- Ceux qui restaient n'étaient pas heureux.
- Moi je ne vous mens pas, j'ai été jalouse, quand je voyais ceux qui étaient partis. Je croyais qu'ils étaient heureux là-bas .
- Mais ils ne voulaient pas dire.
- Et quand nous aussi on part, c'est là que tu t'aperçois que ah ! je regrette.
- Et pourtant, comme je ne voulais pas quitter, ça m'a fait souffrir, beaucoup même.
- Vous pouviez refuser les logements qu'on vous don-

- nait, mais vous étiez dans le besoin de partir puisqu'on allait détruire
- Fallait que je trouve un logement comme j'avais. Fallait pas que je me retrouve dans un appartement où je pouvais mettre que la moitié de mes meubles.
  - Les gens ils veulent bien changer de logement mais dans un logement où ils vont se plaire.
  - Ils veulent bien partir, mais ils veulent partir pour un mieux.
  - Pas pour avoir plus de cafards qu'avant !

## **La chanson des cafards**

*Les chœurs des premiers et derniers habitants*

Un coup j'allais chercher du pain  
Vous ouvrez un placard  
Vous en trouvez dans le placard  
Vous invitez quelqu'un, on discute  
Puis tiens quelque chose est tombé  
Le gars y se retrouve avec dans son café : un cafard

Dans les escaliers, ça court  
Dans les ascenseurs, ça court  
Ça court partout les cafards  
Dans la machine à café, ça court  
Dans la machine à laver, ça court  
Vous allumez le four, ça sort de partout  
Les cafards

Ils aiment bien la chaleur, alors ça fait que moi  
Ça m'arrive que tac y en a un qui tombe sur moi

Dans la nuit, en train de dormir  
Moi je vois ça, je peux plus dormir  
Les cafards me piquaient dans les yeux  
Ils étaient la nuit partout  
Le gardien m'a dit : qu'est-ce que vous voulez  
Tout le monde est parti  
Un jour je suis allée à la réunion  
J'ai dit plus que les autres sont partis de la Loco  
Plus que les cafards viennent nous manger vivants  
Vous voulez que je meure maintenant  
On a payé pour qu'ils mettent une ou deux gouttes  
Par-ci par-là  
Oui voilà, une ou deux gouttes  
Alors qu'il faut huit à dix bombes  
Je me suis fait du café  
Que mon café est fini  
Qu'il y en quat cinq dans mon café

Dans les escaliers, ça court  
Dans les ascenseurs, ça court  
Ça court partout les cafards  
Dans la machine à café, ça court  
Dans la machine à laver, ça court  
Vous allumez le four, ça sort de partout  
Les cafards

La nuit j'entends le petit crier. J'allume  
Les cafards sur son visage  
Pauvre gosse !  
J'ai été obligé d'acheter des bombes  
Le gardien il me dit vous bouffez  
Des bombes à la pelle

Je lui dis : mais on est obligé, je vous jure  
C'est un calvaire  
On est tous seuls là comme des cons  
Chacun chez soi et puis c'est tout  
Inviter des gens comme ça, on ne peut pas  
Il y a un mois il fallait me voir  
Je devenais folle  
Je ne savais plus quoi faire

Dans les escaliers, ça court  
Dans les ascenseurs, ça court  
Ça court partout les cafards  
Dans la machine à café, ça court  
Dans la machine à laver, ça court  
Vous allumez le four, ça sort de partout  
Les cafards

## **Alors y a plus de vie**

*Les chœurs des premiers et derniers habitants*

- Moi je suis restée six mois, personne ne venait plus chez moi. Les amis qui venaient, ils ne pouvaient plus garer la voiture. Dès qu'on gare la voiture, on commence à casser ! On met le feu !
- Mon frère m'a dit : Je te donne un conseil comme on m'a donné. Accepte ce qu'on te donne. Sinon tu vas souffrir beaucoup plus longtemps parce que tu n'auras plus jamais quelque chose que tu espères.
- Moi j'ai distribué, j'ai donné, je n'avais plus rien. J'ai été obligée d'acheter autre chose que de prendre ce que j'avais chez moi.

- Ce qu'il faut savoir, vous avez des meubles, ces meubles modernes, vous les touchez, ils vous restent dans les pattes, vous n'arrivez pas à les reconstruire, si bien que vous êtes obligés d'aller chez Emmaüs ou au secours populaire pour les remplacer.
- Alors il faut payer, qu'est-ce que font les gens ? Ceux qui ont une petite réserve, ils prennent dedans.
- Il faut payer le transport, il faut payer les gens qui installent, tout cela, il faut toujours payer.
- On m'a dit de toute façon cela ne vous coûtera rien. J'ai dit : madame, c'est vous qui le dites !
- Beaucoup ont emprunté.
- C'était la première fois, vraiment je ne m'attendais pas à cela.
- Il faut tout mettre en cartons. La peinture du nouvel appartement s'il a besoin d'être refait. Les branchements d'électricité, le changement d'adresse, le changement de téléphone.
- Je suis malade
- De toute façon tout ça maintenant c'était hier.
- Tu dors bien maintenant ?
- C'est pas là le problème. Quand on n'a pas ce qu'on veut, on se contente de ce qu'on a.
- Je suis parti dans les premiers. Du moment que les gens commencent à partir, rester pour quoi faire ? Pour faire de la résistance ? Rester six mois, huit mois de plus ? Je me suis dit : partir pour partir, c'est pas la peine de rester. Les gens vont commencer à partir, après ça va devenir infernal. Ils commencent à murer les appartements. Vous vous retrouvez dans des cages à deux ou à trois. Après ça nettoie plus. Des gosses qui viennent boire leur

bière, ils jettent les canettes par terre. C'est fumer. Après, s'ils ont envie de pisser, ils pissent par terre. Ils pissent dans les escaliers. De la façon que ça allait aller, j'avais pas envie de le voir. On a un meilleur temps de s'en aller.

- Du moment qu'on mure les appartements, ça commence à mourir. Alors c'est un terrain vague, c'est un terrain de jeu, tout ce qu'on veut. Alors c'est des détritux dans les escaliers.
- Alors y a plus de vie.
- Alors y a plus cette ambiance.
- Alors y a plus l'amitié qui y avait avant.
- Pourquoi faire mourir un quartier ?
- De plus en plus les tours on est en train de les faire disparaître.
- Parce qu'ils savent pas gérer trop de monde dans un seul endroit.
- Pourquoi ils avaient investi autant d'argent, réparé, fait des loggias, pour après dire non c'est trop vieux, c'est dépassé, on va détruire la Loco.
- On aurait pu entretenir la Loco.
- Ils ont voulu la faire mourir pour éparpiller la population.
- Pour disperser les gens.
- Comme à Babel. Disperser sur toute la terre.
- Ils nous ont fait souffrir. Ils nous ont fait mourir au feu doux.
- Mon amie qui est rapatriée d'Algérie, a dit : j'ai l'impression de revivre un deuxième départ d'Algérie.
- Dispersés sur toute la terre.



## L'exil

La couleur est le rouge. Le sentiment la vie.  
L'élément le feu

*Le chœur des anges gardiens*  
*Le chœur de celui qui vient des îles*  
*Le chœur de la princesse bassa*



## **La chanson d'Abraham**

*Le chœur des anges*

Le saint béni soit-il s'adressa à Abraham et lui dit Pars  
C'est ainsi que tout a commencé  
C'est ainsi que tout commence  
Par un départ

Le saint béni soit-il s'adressa à Ibrahim et lui dit Pars  
Détruis les idoles de ton père  
Quitte la maison de ton père  
Fuis ton pays

Le saint béni soit-il s'adressa à Abraham et lui dit Pars  
Mais où irons-nous ? disait Sarah  
Nous irons Dieu seul sait où  
Dit Abraham

Le saint béni soit-il s'adressa à Ibrahim et lui dit Pars  
Je te montrerai un pays  
Où coulent le lait et le miel  
Du paradis

Le saint béni soit-il s'adressa à Abraham et lui dit Pars  
Je ferai de toi une nation  
Plus nombreuse que les étoiles  
Au firmament

Le saint béni soit-il s'adressa à Ibrahim et lui dit Pars  
Ibrahim se mit en chemin  
Tenant Sarah par la main  
Vers l'infini

Le saint béni soit-il s'adressa à Abraham et lui dit Pars  
C'est ainsi que tout a commencé  
C'est ainsi que tout commence  
Par un départ

## **Ce sera un homme !**

*Le chœur de celui qui vient des îles*

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Chez nous aux Antilles, les mères de famille disaient : mon fils n'a rien fait à l'école mais il fera peut-être une carrière militaire. C'était vraiment la planche de salut. Mon fils, il a pas réussi, mais il a un bon sang, pourvu qu'il fasse l'armée. Je prie le bon dieu qu'il fasse l'armée. L'armée le fera faire un homme. Bon dieu fais qu'il fasse l'armée. Ça sera un homme.

LES FEMMES : Bon dieu, fais qu'il fasse l'armée !

LES HOMMES : Ça sera un homme !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Mais i se mettent pas dans la tête, qu'est-ce que c'est que vraiment. Je suis venu en métropole pour faire mon service militaire. Puis je suis pas fait pour. J'ai eu des problèmes. C'est le climat qui m'allait pas. A cette époque, il faisait encore très froid. C'était l'hiver, c'était vraiment l'hiver. Cinq six mois d'hiver, c'était dur. Il fallait s'accrocher. Déjà quand je suis arrivé à Orly, déjà, on te dit la France c'est un pays en or, merde, je suis arrivé en plein mois de janvier, je sors de l'avion, je fumais déjà. J'avais pas de cigarette mais je fumais. Ça fait drôle. Tout de suite ça fait moins quinze, moins vingt. D'où je venais y faisait trente degrés. Ça m'étonne pas que les gens, bon y suffit qu'il

fasse deux trois degrés de moins, ils sont tristes, et c'est vrai ça, c'est le temps qui fait ça. Puis quand on est à l'armée, se réveiller à quatre heures du matin, monter dans les tanks, coucher dehors, c'est incroyable.

LES HOMMES : Bon dieu fais qu'il fasse l'armée !

LES FEMMES : Ça sera un homme !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : J'avais un oncle à moi qui était militaire de carrière. Mon père aussi au début était militaire de carrière. Mais personne ne disait en fin de compte. J'ai jamais vu un militaire venir raconter comment c'était dur. Je rentrais pas dans l'encadrement avec mes supérieurs, J'ai été envoyé dans un camp disciplinaire. En Allemagne.

LES FEMMES : Bon dieu fais qu'il fasse l'armée !

LES HOMMES : Ça sera un homme !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Et puis j'ai fait des amis. J'ai trouvé une autre ambiance. J'ai su m'acclimater. Disons que je me suis fait, quoi. Je faisais beaucoup de sport, ça m'a aidé aussi. J'ai rencontré des noirs américains, pas mal de gens. Je me suis dit : s'ils peuvent rester en Allemagne, des gens qui sont si loin de chez eux, pourquoi pas moi ?

TOUS : Ça sera un homme !

## **Les pommes de terre de France**

*Le chœur de la princesse bassa*

LA PRINCESSE BASSA : Moi je ne voulais pas venir en France. Raymond m'avait construit une maison au nord du Cameroun. Dans le Nord, ce sont les Peuls. Nous les sudistes, nous sommes des Bassas. Les Peuls sont des

éleveurs. Nous les Bassas, on n'élève pas. Les Bassas, on ne fait qu'acheter et manger. On a seulement des petites chèvres. Les Bassas on cultive.

LE CHŒUR :

- Les Bassas on cultive l'huile de palme
- Les Bassas on cultive le cacao
- Les Bassas on cultive le café
- Les Bassas on cultive les bananes
- Les Bassas on cultive les macabos
- Les Bassas on cultive les ignames
- Les Bassas on cultive le manioc
- Les Bassas on cultive les arachides

LA PRINCESSE BASSA : Tout cela on cultive. Et à présent, on cultive les légumes français.

LE CHŒUR :

- On cultive les haricots verts
- On cultive les carottes
- On cultive les choux
- On cultive les pommes de terre
- Les pommes de terre de France !

LA PRINCESSE BASSA : Mon frère a épousé une Tunisienne. Il me disait toujours : ma femme me casse les pieds, elle veut des pommes de terre de France. Des pommes de terre de France ! Et bien, les pommes de terre de France, elles sont partout maintenant. Quand je suis retournée au Cameroun, je suis allée au marché. J'ai dit : mais c'est pas possible, les pommes de terre de France, elles sont partout !

## **J'étais partant**

*Le chœur de celui qui vient des îles*

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : J'avais 18 ans. Et c'est vrai on avait pas les mêmes mentalités. J'étais bourru quoi ! On vient des îles, on voit pas les choses de la même façon. Fallait se faire à l'idée qu'on était en Europe. C'était plus les Antilles. C'était plus le bord de la mer où on marchait nus pieds, où on vivait de très peu, de rien du tout. Tout à coup c'était l'Europe. Il fallait se mettre ça dans la tête. Il m'a fallu pas mal de temps. Maintenant je vois le chemin que j'ai parcouru. Le chemin que les autres, ils ont à parcourir aussi. Parce que c'est pas évident quand on sort à huit mille kilomètres, se retrouver en Allemagne. On est jeune. On a dix-huit ans. On a envie de tout casser. On a envie de tout bouffer. Comme on dit chez nous : on a le centre très près de la peau, comme les méditerranéens, et moi j'étais toujours partant. Je répondais présent.

LE CHŒUR : J'étais toujours partant. Je répondais présent.

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : J'ai dû commettre des erreurs aussi mais c'est le truc de la vie, c'est la jeunesse. On voyait pas les choses comme maintenant. Avec le temps, je me suis assagi. J'étais un fin bagarreur. J'étais pas un excité mais il fallait pas me marcher sur les pieds sans quoi vous me trouviez toujours partant. J'étais présent, je répondais présent. N'importe où. Dans un train, dans une boîte de nuit, partout j'étais partant .

LE CHŒUR : J'étais toujours partant. Je répondais présent.

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Pour mon entourage et mes amis, ça a dû être dur. C'était une compréhension.

Un simple truc et tout passait à l'extrême. C'était pas méchant. Un simple regard me mettait mal à l'aise parce qu'on se sentait rejeté. J'étais pas un excité mais il fallait pas me marcher sur les pieds sans quoi vous me trouviez toujours partant.

LE CHŒUR : J'étais toujours partant. Je répondais présent.

## Les Indiens

### *Le chœur de la princesse bassa*

LA PRINCESSE BASSA : Les Peuls me faisaient peur parce que ce sont des guerriers. Un jour, Raymond me dit : j'ai emmené mon copain. Je vois un type avec des balafres, avec un arc, avec des flèches ! Le type me regardait que je tremblais. Mais Raymond les aimait bien. Il disait : ils ressemblent aux Indiens.

Moi je ne connaissais pas les Indiens. Quand je suis venue en France, j'ai dit : tu as raison, les nordistes ressemblent aux Indiens. Ils s'habillent comme les Indiens. Ils font la chasse comme les Indiens, ils font la pêche comme les Indiens. Ce sont des Indiens.

Raymond il aimait ça. Il allait dans la brousse. Il me disait : Viens avec moi. Mais moi je disais :

LE CHŒUR :

- Moi ? dehors ?
- Moi ? là-bas ?
- Moi ? la nuit ?
- Moi ? Dans la brousse ?
- Moi ?

LA PRINCESSE BASSA ET LE CHŒUR : Jamais !

## Le mariage

*Le chœur de celui qui vient des îles*

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Après le service, j'ai atterri ici. Comment que j'ai atterri ici ? C'est que je me suis acclimaté. J'étais en Allemagne. Je sortais souvent. J'ai eu des amis en Suisse. J'avais la possibilité de rentrer dans la police. J'ai même fait le concours. Et puis au dernier moment, j'ai dit : ça me plaisait pas, c'est comme si je me retrouvais dans l'armée. J'ai dit non ! non !

LE CHŒUR : Non ! Vraiment non !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : J'ai fait le concours des PTT. Puis je dis : qu'est-ce que je vais faire ? A cette époque, j'étais en brigade de nuit, j'avais pas de gosse, j'étais pas marié, je faisais le plus petit salaire possible dans l'administration. J'ai dit non ! non ! C'est pas pour moi.

LE CHŒUR : Non ! Vraiment non !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Il faut bouger, il faut faire quelque chose. J'ai demandé à faire un stage. Je devais rentrer dans un stage d'électricien et justement entre-temps je suis tombé malade. Je suis rentré à l'hôpital et puis le stage était commencé, alors il fallait attendre six mois parce que le stage, je pouvais pas prendre le train en marche parce que j'avais trop perdu. Et bien on a juste un stage qui va commencer, si ça vous intéresse. J'ai dit quoi comme stage ? Y en avait deux. Y avait la maçonnerie et puis soudeur. J'ai dit quoi maçon en métropole ? L'hiver est trop dur.

LE CHŒUR : Non ! Vraiment non !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Alors i'm dit : vous pouvez faire soudeur, vous aurez chaud comme ça. J'ai dit :

c'est pas con, on travaille à l'intérieur. J'ai dit : allez je plonge. J'ai dit : je fais un stage de soudure. Je suis parti pour neuf mois. Soudure à l'arc, semi-automatique, tout. J'ai eu mon diplôme. Avant de quitter le stage, j'avais déjà cinq ou six propositions de travail. Tout le monde savait que le prof c'était un très bon soudeur, qu'il formait bien. Alors j'ai dit : tiens je fais mon choix, c'était la métallurgie, l'automobile. On fait de plus en plus d'autos. D'abord j'ai travaillé dans pas mal de boîtes comme intérimaire. Toutes les semaines on avait la paye, c'était bien. En ce temps-là, j'étais volage, j'étais jeune, il me fallait du fric pour sortir. Toutes les semaines on pouvait faire la java, avec des sorties machin. On s'était pris une chambre et je me suis dit bon : il faut faire ton trou maintenant. Je suis resté, j'ai fait des amis, j'ai travaillé, j'ai bossé. J'ai fini par trouver un boulot fixe. Et c'est comme ça que bon, petit à petit, j'étais toujours en contact avec ma femme à Paris. Puis là maintenant, bon, il faut faire un truc : je me suis marié.

LES HOMMES : Elle a dit oui ! oui vraiment oui.

LES FEMMES : Elle a dit oui !

*Tout le monde applaudit et pousse des youyous*

## **La rencontre**

*Le chœur de la princesse bassa*

LA PRINCESSE BASSA : Je me suis mariée à l'âge de dix sept ans. Comme à l'époque là-bas, il faut obéir les parents, il avait quarante ans, moi j'avais dix sept ans. J'ai

fait dix gosses. J'étais là comme une pondeuse. Tellement il était jaloux, je ne sortais pas. J'étais toujours enfermée. Une vie difficile comme tout. Pour connaître le vrai amour, ce n'est qu'après mais l'autre je vivais avec lui par la terreur, par les sévices. Il n'y avait pas l'amour.

C'est dans les bras de Raymond que j'ai grandi. Avant je voyais la vie mais je ne comprenais rien tellement il me terrorisait comme ça. On lui disait : cette fille elle est encore jeune, mais toi tu as un mauvais caractère. Le jour où cette fille va grandir, tu auras du fil à retordre. Fais attention, tu joues avec le feu.

LE CHŒUR : hmmm hmmm !

LA PRINCESSE BASSA : Dieu seul sait pourquoi, il m'a libérée et je suis partie. Quand je me suis mise toute seule, je n'avais pas de travail. Il avait abandonné tous les gosses. Ils étaient avec moi. J'ai ouvert un bar restaurant. Je n'avais même pas une patente. Je ne payais même pas les impôts. La vie vraiment c'est comme ça, quand on est jeune, on ne s'en fait pas et ça m'avait beaucoup aidée pour élever les gosses.

Comme j'avais la nationalité française, tous les Français qui venaient chez moi savaient ça. Raymond venait de l'ouest du Cameroun. Il avait des problèmes de son travail. Moi j'ai deux frères qui sont conseiller juridique et assureur. On lui dit : on a une dame là, une Camerounaise, mais elle est française, quand on a des problèmes sérieux ici, tu vas chez elle, tu peux trouver le procureur ou le président du tribunal. Car moi, je ne recevais pas n'importe qui. Je pouvais choisir mon monde, qui mangeait chez moi, qui buvait.

LE CHŒUR : hmmm hmmm !

LA PRINCESSE BASSA : Bref, un de ses copains lui dit :

Ecoute, tu as trop de problèmes, on veut te licencier, allons je vais t'accompagner chez cette dame. Quand il arrive, il ne me trouve pas. Il s'installe. Il trouve ma photo. Moi, j'étais dans les travaux de la maison. Les enfants arrivent et me disent : maman, il y a un blanc qui te demande. Bien, s'il a bu, il n'a qu'à vous payer. Il a payé mais il a besoin de te voir avec tonton. Je dis : bon, j'arrive, j'arrive. Dès que je suis arrivée, il dit : Tiens voilà la femme que je cherchais. Moi aussi je dis : Voilà l'homme que je cherchais.

LE CHŒUR : hmmm hmmm !

LA PRINCESSE BASSA : Il se lève, il m'embrasse, on s'embrasse. On s'assied. Il me dit : Tu as un homme ? Je lui dis : mais pourquoi tu poses cette question ? Tu es poli toi ! Il dit : tu sais, je reste ici. Je dis : mais tu n'as pas le droit de vivre ici. Il dit : s'il te plaît, écoute moi c'est du sérieux. C'était un langage tellement inattendu. Je me disais : mais c'est qui celui-là qui arrive comme ça pour me dominer ! On lui sert à boire. Moi je vais prendre ma douche pour aller faire les courses. Je rentre dans ma chambre, je vois un homme qui ouvre la porte. Il me trouve nue, je pousse un cri. Il dit : arrête, je ne veux pas te violer, je n'ai jamais violé une femme. Il dit : écoute, je t'aime, laisse moi te toucher. Quand il me touche, mmm, avec ses gros bras comme ça je pensais qu'il allait me briser.

LE CHŒUR : hmmm hmmm !

LA PRINCESSE BASSA : Finalement, il sort. Ohhhhh ! Je finis de m'habiller. Je me dis : un type qui vient comme ça chez moi ! Je vais lui faire un coup. Je dis : je vais faire mes courses. Il dit : mon copain a la voiture, il va te

conduire. J'avais un restaurant, mais je n'avais pas de voiture ! Ce sont les clients qui me faisaient les courses ! Je lui dis : tiens paye-moi ça, j'ai la facture de courant, qu'on va me couper le courant. Il dit : donne-moi un crayon. Je croyais qu'il blaguait. Il met la main à la poche, il sort un chéquier, il n'a même pas regardé la somme !

LE CHŒUR : hmmm hmmm !

LA PRINCESSE BASSA : Je me dis : ce n'est pas possible ! Il me donne le chèque et dit : vas-y vite. Le lendemain matin, mon jeune frère qui est assureur arrive. Je lui dis : tiens, va voir s'il y a l'argent. Il me dit : mais non ! laisse, je connais ce monsieur, il a de l'argent. Il prend sa voiture, il va à la banque, il m'apporte l'argent. J'ai pensé : Ah il est sérieux celui-là.

LE CHŒUR : hmmm hmmm !

## **la métropole**

*Le chœur de celui qui vient des îles*

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : La plupart des anciens qui partaient et puis qui revenaient, peut-être qu'ils étaient dans la misère aussi, mais ils préparaient leurs vacances pendant deux trois ans. Ils travaillaient à droite, à gauche, empilaient tout ce qu'ils pouvaient empiler comme fric, puis ils achetaient chez Tati ou à Barbès. Ils achetaient des costumes et ils se promenaient toute la journée en costume là-bas. Et puis ils faisaient comprendre à ceux qui étaient restés là-bas : la France c'est un pays en or. Il suffit de se baisser pour ramasser les pépites. Et puis

tout le monde voulait partir, même celui qui avait son boulot. Moi j'avais un boulot. Je travaillais dans une clinique privée.

LE CHŒUR :

- J'étais bien.
- J'avais ma copine.
- J'avais des amis.
- J'avais tout.

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Et puis en fin de compte, il fallait aller en métropole !

LE CHŒUR :

- On avait l'Amérique.
- On avait Miami.
- On avait le Canada.
- On avait toutes les îles.
- Les Antilles !
- Les Bahamas !
- Les Caraïbes !

CELUI QUI VIENT DES ÎLES : Juste à côté ! C'est des pays en or mais ça nous intéressait pas. On avait le paradis juste à côté ! Mais c'était LA métropole ! Tout le monde parlait de la métropole. La métropole, c'est ceci. La métropole c'est ce çà. Mais on avait pas vu. C'est après quand tout le monde a fait le petit bout de chemin qu'il fallait faire, là qu'on a découvert le pot aux roses : c'était un attrape nigaud !

LE CHŒUR : La métropole !

## L'amour est fort

*Le chœur de la princesse bassa*

LA PRINCESSE BASSA : Je ne voulais pas venir en France. Mais vivre seule, je ne pouvais plus. Raymond, il fallait qu'il rentre en France. Du jour au lendemain, il était dans l'avion. Du jour au lendemain, il était parti. Et comme je l'aimais beaucoup, qu'il m'aimait aussi, il me dit : ma puce, viens me rejoindre. Ma jeune sœur a voulu me décourager : où tu vas ? Là-bas, il fait froid. Là-bas, il fait trop froid.

LE CHŒUR : Tu fais une bêtise !

LA PRINCESSE BASSA : Je lui ai dit : écoute, laisse-moi tranquille, l'amour est trop fort.

LE CHŒUR : Tu fais une bêtise !

LA PRINCESSE BASSA : Ma jeune sœur a dit : Tu fais une bêtise ! Je lui ai dit : l'amour est trop fort ! Je suis partie. Je l'ai retrouvé ici à la gare. Quand ils sont en Afrique, les blancs sont bien gâtés. Il avait un beau salaire, une voiture, des domestiques, des gardiens. Quand je l'ai retrouvé ici, il était comme un manœuvre. Il avait honte de me voir. Il me dit : Tu sais, je ne suis plus comme j'étais avant. Je te connais, toi tu aimes toujours la belle vie. Je ne sais pas si tu vas m'accepter ou pas. Ça m'a fait beaucoup pitié de lui. Je m'en souviendrai jusqu'à mon dernier jour.

LE CHŒUR : Tu fais une bêtise !

LA PRINCESSE BASSA : Mais non ! L'amour est plus fort. Le pauvre ! Il n'avait plus de famille. Il m'avait expliqué au Cameroun que son père était mort quand il avait douze ans. Deux ans après, sa mère était morte. Ils étaient cinq gosses. On les avait partagés. On a dit que

lui avait une tête brûlée et on l'avait laissé comme ça. Et il me dit qu'un copain de son père qui travaillait aux chemins de fer, était venu le chercher quand il avait entendu que tous les enfants sont partagés sauf lui. Et cet homme était l'homme de la brousse. Il lui avait montré comment faire des pièges. La pêche. La chasse. Les animaux et tous les arbres qu'il connaissait. Il l'avait mené à l'école et il était devenu mécanicien. Il me dit : je suis grandi dans la maison de l'assistance publique. Là, il s'est fait connaissance avec sa première femme. Ils se sont mariés. Il avait vingt ans. Pendant le recrutement, on l'a pris comme ça et on lui a dit : tu vas à la guerre de l'Algérie. Il a laissé sa femme qui attendait un bébé. Quand elle a accouché, il n'était pas là. Il était à la guerre. Son seul fils ! C'était un homme qui buvait beaucoup. Quand ça le prenait, il pensait comme il avait passé toute sa vie. Il disait : je suis allé faire une connerie, les guerres là-bas en Algérie, à tuer les gens. Ça lui montait à la tête, il pouvait frapper quelqu'un. C'était un grand bagarreur.

LE CHŒUR : Tu fais une bêtise !

LA PRINCESSE BASSA : Attends ! On m'a dit : fais attention, il va te taper. Alors je lui ai dit : écoute s'il te plaît. J'ai passé vingt cinq ans de mariage avec un homme qui m'a pas laissé respirer. Pourquoi, vous avez laissé des jeunes filles partout dans les hôtels, là où vous travaillez, moi je suis grand-mère. Si vraiment vous êtes violent, c'est pas la peine, hein, parce que moi je ne peux pas supporter. Il m'a dit : écoute, moi aussi je veux devenir un enfant comme tes enfants. Et c'est comme cela qu'il était, je l'appelais même mon premier fils. Il fallait nous voir tous les deux, on a fait dix sept ans ensemble.

Moi avec mes enfants et la vie difficile, dure, et lui c'était un homme très très gentil.

LE CHŒUR : Tu fais une bêtise.

LA PRINCESSE BASSA : Nous nous sommes retrouvés ici. Il m'a dit : ma puce, je ne gagne plus grand chose, mais je te connais, tu es tellement débrouillarde que peut-être avec toi on va trouver. Et c'est moi qui ai eu l'idée. Habiter chez sa nièce, y avait trop de problèmes. Tout l'argent qu'il y avait, un homme qui buvait, il ne savait même pas comment garder l'argent. Quand je suis arrivée, il a dit : écoute, mon argent c'est ça qui fait vivre ici, mais comme je n'ai pas de chez moi, je n'ai pas le courage. Je lui dis : bon, la paye, tu me donnes l'argent. Moi je vais trouver un appartement.

LE CHŒUR : L'amour est fort !

LA PRINCESSE BASSA : Je suis croyante. Je suis allée à l'église. J'ai trouvé le pasteur. Je lui ai raconté ma vie. Je ne lui ai pas menti. Je lui ai dit : c'est un homme qui me fait venir ici mais je ne peux pas vivre chez sa nièce et qu'il me dit que sa nièce est très jalouse de toi, je lui ai raconté comment tu es et elle, elle ne t'aime pas. J'ai dit au pasteur : je ne connais pas vivre chez les gens.

Ce qui m'avait sauvé : j'avais la carte d'identité. Mais je n'avais pas du travail. Et le pasteur a trouvé : garde des personnes âgées. Logée, nourrie. J'étais là-bas, lui il est resté deux semaines, il n'a pas tenu le coup, les bagarres avec sa nièce, il avait commencé à dormir dans les wagons du train à la gare là-bas. Le pasteur a dit : si c'est comme ça, faites-vous un dossier comme quoi vous êtes mariés et vous voulez vivre ensemble. Et, sous son nom, le pasteur a amené le dossier aux HLM. C'est comme ça que je suis arrivée à la Locomotive.

## **Et ce n'était pas le paradis !**

*Le chœur des anges gardiens*

*Un Ange reprend la chanson d'Abraham*

Le saint béni soit-il s'adressa à Abraham et lui dit Pars  
C'est ainsi que tout a commencé  
C'est ainsi que tout commence  
Par un départ

Le saint béni soit-il s'adressa à Ibrahim et lui dit Pars  
Je te montrerai un pays  
Où coulent le lait et le miel  
Du paradis

- Mais ce n'était pas le Paradis.
- Quand Abraham arriva devant la Loco, sa valise à la main, il dit à Sarah : C'est ici.
- Mais quand il se retourna, il vit les larmes sur le visage de Sarah.

## Babel

La couleur est le jaune. Le sentiment la colère.  
L'élément l'air.

*La paysanne*  
*Le chœur des ouvriers*  
*Le chœur des adolescents*  
*Le chœur des anges gardiens*



## La ferme

*La paysanne*

C'est sur nos champs qu'on a construit la Loco. La ferme datait de 1780. Nous faisons partie d'une communauté mennonite qui a été persécutée. On s'est retrouvés ici à plusieurs familles, tous agriculteurs, en prenant des fermes pas trop loin les unes des autres, pour pouvoir le dimanche se retrouver, chanter des cantiques, ouvrir la bible. Les mennonites, nous n'avons pas de pasteur. C'est les participants eux-mêmes, on se réunit ensemble, et les personnes qui ont un peu plus de connaissances lisent la bible et l'expliquent, et puis voilà.

Moi, je suis la fille de la famille. Ma vie c'était la vie d'une petite fille qui a vécu dans une ferme. Qui a vécu avec les animaux. Qui a vécu avec les bêtes. Qui a été dans les champs. Le soir on avait des bonnes parties de ballon prisonnier dans la cour. Fallait pas demander au papa s'il fallait pas remplacer les carreaux !

Mon père n'avait qu'un bras. A 17 ans, en hachant de la paille, son bras a été entraîné. Comme tous les jeunes, il a voulu enlever, y avait quelque chose qui bourrait. A 17 ans on est jeune, et le doigt s'est pris dedans et tout jusqu'ici. Il a toujours eu une main artificielle, mais ça l'empêchait pas d'aller dans les champs. Sa maman, elle a pleuré, elle a pleuré, elle a dit : sa vie est fichue. Seulement c'était à la veille de la guerre de 14. Puis quand elle a vu toute sa classe qui ne revenait plus, parce qu'ils étaient morts à Verdun, à la Marne et tout partout, elle a dit : mais on l'aurait peut-être pas eu not' fils.

Depuis la grande guerre, ce terrain était gelé. On avait la permission de l'exploiter mais on avait pas la per-

mission de le vendre. C'était en vue qu'on allait construire. On a vécu ça très mal. On était plus chez nous. Le jour où on aurait voulu partir que si on avait voulu vendre, on pouvait pas. Fallait qu'on reste, hein ! Rien à faire. Fallait qu'on reste et puis qu'on l'exploite.

On était à cinq minutes de la gare. Presqu'en ville. Et c'est pour ça que ça pouvait plus durer. C'était au bout des possibilités du vécu de la ferme. Parce qu'avec des animaux, vous avez le fumier, bon, c'était pas tellement... hein ! on était en pleine ville, il fallait l'évacuer. On avait les poules ; ben les coqs ça chante le matin de bonne heure ! On a eu des réclamations !!! il a fallu ne plus avoir de coq pour ne plus réveiller les personnes du quartier. Ben oui. C'était la fin.

C'est mon grand-père qui a appris qu'un jour on construirait une cité sur nos terres. Il l'a très bien accepté, lui. Il a dit : nous on travaille le terrain, on pense pas à partir. C'est pas eux qu'a eu le problème de départ. Et mon père il le savait. Seulement on savait pas quelle génération devrait ou changer d'activité ou bien partir. Puis un jour monsieur le maire est venu nous trouver, quand ils se sont rendus compte que la ville il fallait qu'elle s'agrandisse. Il nous a dit : écoutez, maintenant c'est arrivé. On était amis avec le maire. Il est venu nous rendre visite et il a dit à mon père : cette fois-ci, ça y est, tu es dedans. Voilà ! On a pas bu grand chose ce soir là !

Au début on a gardé les bêtes. On allait avec les bêtes. On traversait les chantiers. Je vous dis pas les problèmes ! Des vaches laitières ! Et puis les jeunes bêtes, elles se mettaient des clous dans les pieds. Elles passaient là où il fallait pas passer. Puis un jour on pouvait passer par-là, puis le lendemain, on pouvait plus y passer.

Mais pour nous c'était bien parce qu'on a compris que c'était terminé. On a essayé de tenir mais il est arrivé un moment où on a compris que c'était fini. Au centre de la cour, le puits est toujours là. C'est un beau puits. Il a 27 mètres de profondeur. La maçonnerie est solide. Et l'eau est vive. C'est une source. Mais quand les dernières bêtes sont parties, je suis pas sortie dans la cour pour voir. C'était dur.

## **Babel**

*Le chœur des anges gardiens*

- Deux frères cultivaient un champ.
- Le premier était célibataire.
- Le second avait femme et enfants.
- Chaque année, ils partageaient la récolte moitié moitié.
- Un jour l'aîné pensa : je vis seul, mon frère a charge d'âmes. Ses besoins sont plus importants, sa part devrait l'être aussi. La nuit, il se lève, prend quelques gerbes de sa part et les place sur celles de son frère.
- Mais la même nuit, le cadet dit à sa femme : J'ai la joie d'avoir femme et enfants. Mon frère est seul. Il n'a que le travail comme récompense. Nous devrions lui laisser quelques gerbes de plus. Il se lève lui aussi et porte des gerbes sur la part de son frère.
- Le matin chacun s'étonne en silence de voir les parts égales. Aussi ils recommencent la deuxième nuit. Même résultat !
- La troisième nuit, ils se croisent.

- Ils comprennent et tombent dans les bras l'un de l'autre.
- A cet endroit est la première pierre.
- C'est sur cette pierre que le monde a été créé. C'est sur cette pierre que le premier homme a été créé. C'est sur cette pierre qu'il faut construire la maison. La maison sacrée.
- Mais le roi Nemrod et ses hommes n'ont pas construit la maison sacrée. Ils ont construit Babel.
- Il est écrit : ils se déplacèrent depuis l'Orient.
- Voilà, ils s'étaient éloignés du juste.
- De l'arbre.
- De l'Eden.
- De la lumière.
- Ils avaient les yeux tournés vers le couchant.
- Vers la mort.
- Ils voulaient construire une tour qui monte jusqu'aux cieux, mais ils s'installèrent au plus profond d'une vallée.
- Ils s'installèrent dans le monde d'en bas. Dans les ténèbres.
- Dans un lieu où la lumière ne brille pas dans les ténèbres.
- Il est écrit : Une ville et une tour c'est la sagesse suprême. Ils construisirent une ville et une tour mais ce n'était pas une ville pour les hommes et ce n'était pas une tour pour les hommes.
- Il est écrit : Le nom du seigneur est une tour puissante. Mais ils ne voulaient pas habiter la tour du seigneur.
- Ils ne voulaient pas habiter le nom du seigneur.
- Ils voulaient SE faire un nom.

- Ils voulaient chasser le seigneur de toute la terre.
- Ils sacrifiaient leurs fils et leurs filles.
- Ils les brûlaient dans la fournaise ardente.
- Cette ville et cette tour étaient celles du monde d'en bas.
- Du haut de la tour de Babel, les palmiers ne semblaient pas plus grands que des sauterelles.
- Les murs étaient si hauts qu'il fallait une année pour monter les briques de la base au sommet.
- Mais les hommes étaient esclaves.

## **Classé rouge**

*Le chœur des ouvriers*

J'avais pris une carte au syndicat. Il suffit pas d'avoir une carte, il faut défendre ses idées. Je me suis mis un peu dans le syndicalisme. Et puis là bas du moment que t'es dans le rouge quoi, c'était le rouge complet. Là bas, on a pas le droit. Quand on milite ou on milite avec le parti du patron ou rien du tout. Vous êtes sur une liste rouge, vous êtes grillé. Vous n'avez pas d'avancement. Vous n'avez rien du tout. Vous avez bon être bon dans le domaine que vous êtes, vous pouvez être ce que vous voulez, on n'a pas le droit. Alors quand y a eu les grèves, ça commençait de faire voir les gens clair de comment on était exploité. On débrayait. On commençait par dix minutes, dix minutes, dix minutes. Alors j'ai été appelé au bureau : chef d'atelier, contremaître, chef du personnel. On m'a dit qu'il fallait faire une lettre d'excuses pour m'excuser d'avoir fait grève sans quoi c'était sur une voie de garage. J'ai dit : non non ! Je suis désolé-

lé, on m'a toujours dit que faire grève c'est une loi. C'est un droit, quoi. C'est exactement comme le vote. J'ai le droit de faire grève, je fais grève, c'est tout. J'ai pas à m'excuser. Point final.

Bien, on m'a dit : c'est la voie de garage.

J'ai tenu cinq ans

Un jour j'ai été au bureau du personnel, j'ai dit : Vous me faites mon compte. J'ai vu qu'il y avait une toute petite affiche, dans leur bureau, qui disait : cherche un soudeur. Alors j'ai demandé et on m'a dit : Non ! non ! c'est pas pour vous ! c'est pour des gens qu'on va mettre en prêt.

J'ai rien dit, pour pas leur mettre la puce à l'oreille, et puis j'ai été au central. Il m'a dit : ce serait bien pour vous. Mais il ne connaissait pas mon dossier. Il savait rien du tout sur moi. Alors le gars il était très convivial, il m'a été chercher un café. Et puis entre-temps il me dit : je vais essayer de sortir votre dossier et puis on va voir ce qu'on va faire. En l'espace de deux minutes, je l'ai vu le gars, il l'était de toutes les couleurs. Il était bleu, violet, rouge, tout. Il a changé tout d'un coup quoi ! C'était plus le même avec moi. Un peu plus il me reprenait le café ! Alors je me demandais ce qui se passait. J'ai posé la question. J'ai dit : c'est si catastrophique que ça ? Que je suis vraiment dans le rouge que ça ? Vous voulez même plus me regarder en face ? Le gars, il n'arrivait plus à me parler, rien du tout. Alors tout d'un coup, comme je vois qu'il y avait plus de dialogue, j'ai tiré le dossier dans ses mains. J'ai jeté un coup d'œil. Nom de dieu ! Quand j'ai vu ce qui était marqué dessus, j'ai dit : on n'a pas le droit de faire ça à un être humain ! Tout ce qui était marqué dessus ! Inadaptable à la société ! Et marqué en

rouge en plus et souligné à l'encre bleue ! J'ai dit : mais c'est quoi ce machin ? J'ai dit : mais ici, c'est pire que le goulag ! J'ai dit : vous savez ce que j'ai envie de faire ? Le gars il était à côté de moi, i tremblait, le pauvre. J'ai envie de photocopier ce dossier et l'envoyer à tous les journaux faire un tabac. Et le gars, il était mal à l'aise. Il me dit : mais je vais perdre..., mais monsieur qu'est-ce que vous me faites là ? Vous allez me faire perdre mon boulot, j'ai même pas le droit de sortir ce machin. J'ai dit : mais vous vous rendez compte ? On fait ça encore ? Mais on est pas en URSS ici. On est en France. Mais c'est une boîte de quoi ? Le gars il me dit : vous me mettez dans des situations ! Il me dit : moi je peux rien, votre dossier il est classé rouge.

## **Sans pitié**

*Le chœur des anges gardiens*

- L'ouvrière enceinte travaillait comme les autres femmes.
- Elle portait les briques.
- Et elle portait l'enfant.
- Elle accouchait sans lâcher l'outil.
- Elle se relevait, elle mettait l'enfant sur le dos.
- Et elle reprenait le travail.
- Il n'y avait pas de pitié.
- A Babel, il n'y avait pas de pitié.

## Donner sa femme

*Le chœur des ouvriers*

J'ai bossé avec des femmes en tôlerie. Y avait trois types de femmes. T'avais une femme qui était sale, on pouvait pas reconnaître la blouse qu'elle avait sur elle. Elle bossait dans l'huile, dans la graisse, dans tout.

T'avais celle qui était bien pimpante, qui se mettait les parfums, il fallait pas chercher. Il fallait pas chercher qui se mettait les parfums, qui était contrôleuse, tout. Tu voyais le chef et le contremaître qui la prenaient par le bras, t'avais tout compris.

Et puis t'avais l'autre qui était sur une liste d'attente. Elle était là. Elle avait une petite place. On lui mettait la carotte. Ce qui voulait dire : si tu te laisses pas faire, tu vas te retrouver dans cette merde. Alors un jour elle bossait dans la merde, un jour elle bossait plus dans la merde. C'était la carotte.

Une fois, y avait un ami qui était passé et on avait discuté comme ça, et il me dit : et si un jour on propose à ta femme de venir bosser ici ? J'ai dit : quoi ? ma femme venir bosser ici ? J'ai dit : Moi je préfère me tuer. Je la tuerais sur place et puis après je me tuerais. Jamais, ma femme viendra bosser ici ! T'es malade ! C'est impensable !

J'ai vu des gars vendre leur femme ! Quand j'étais à l'automation. Un stage de huit mois. J'avais pas commencé le stage qu'il y avait une dame, la prof de français, elle me dit : vous venez pour quoi faire ? Elle dit : mais c'est même pas la peine parce qu'on était douze et y avait deux postes et les deux noms elle les savait déjà. C'était le fils d'une dame qui était secrétaire au vice

directeur carrosserie, et un autre. Alors y avait un gars qui était avec moi, ses parents étaient polonais, mais lui était né en France. Il nous avait dit, quitte à passer, s'il faut donner ma femme, je donnerai ma femme. Faut que je passe pour sortir de la merde.

Je lui dis : écoute, ça c'est tes opinions mais moi je préfère rester dans la merde. Si c'est pour donner ma femme ! Et il a donné sa femme !

Il allait à la pêche, il amenait le poisson au chef d'atelier. Il disait : je t'ai mis le poisson dans le congé. Un autre, c'était le lapin. Bien souvent, je mangeais du lapin. Parce que je disais rien, je passais dans le congé, je piquais le lapin. Ma femme disait : où est-ce que t'as pris ce lapin ? Je disais : Cherche pas à savoir ! Je disais : puisque vous l'amenez au chef d'atelier, je peux bien manger du lapin aussi. On était trois quatre à faire ça. On les suivait. Ils apportaient le lapin à tour de rôle. Ou du poisson. Je prenais les truites, c'est un autre qui prenait les carpes.

Ou bien ils allaient faire le jardin du chef. Et puis l'autre pendant ce temps, il couchait avec sa femme.

## **Ça craint**

*Le cœur des adolescents*

- Vous ne voyez pas que les gens en ont marre. Leurs nerfs explosent comme des grenades.
- Ça craint.
- C'est la sentence.
- La cité c'est comme la Tour de Babel.
- Chacun sa religion et personne ne s'entend.

- Tout le monde vit pour lui.
- Tout le monde est ennemi.

## **L'accident**

*Le chœur des ouvriers*

Y avait un chef d'atelier, dans le temps, il était président du club de foot, il me connaissait, je jouais au foot. Tous les lundis, il prenait le car avec moi pour savoir si j'étais blessé ou pas, je me posais la question, il restait derrière moi pour regarder si je boitais ou pas pour savoir si j'étais blessé. J'étais soudeur, c'était lui mon chef. Alors une fois, je voyais qu'y avait un trou dans la caine où je bossais. Alors je suis allé trouver mon chef d'équipe, je lui dis : écoute, y a un trou là, il faudrait le faire boucher, parce qu'un de ces quatre, je vais foutre ma cheville dedans. Il me dit : pourquoi tu me dis qu'il faut boucher les trous, chez toi dans les îles vous avez même pas de sol. Quand c'est des propos comme ça, je passe, je m'en fous, je m'en vais. Alors lundi matin bien fatigué, bien endormi, je mets les pieds dedans. Il était midi moins quart, je prends une pièce, je finissais de bosser, j'étais en train de déconner avec mon copain, je passe le pied, j'étais en porte à faux, je tourne la cheville, une cheville comme ça ! Ils appellent le chef d'atelier, il me dit : tu t'es fait ça quand ? Je lui dis : à l'instant. Il dit : tu peux te mettre en maladie parce que moi je conteste l'accident. Je lui dis : comment vous contestez l'accident ? Je dis : le gars qui bosse avec moi, il m'a vu tomber, il était avec moi, pouvez lui demander. Je conteste l'accident, vous vous êtes fait ça au foot, qu'i m'a

dit. Je vais à l'infirmier, l'infirmier i dit : oh là et puis ça gonflait, à vue d'oeil, entre temps pendant que j'étais là, je pouvais plus mettre de chaussures, rien du tout : étirement de ligaments, tout, et puis comme il m'a dit que lui il contestait, je porte plainte. J'ai pris mon téléphone, j'ai appelé l'inspection du travail. Ils m'ont envoyé un avocat. J'explique au gars, tout. Il m'a dit : vous dites rien, vous le laissez faire. Il me dit : vous avez des témoins ? Je lui dis : oui, j'ai des témoins, celui qui bosse avec moi, on était sur un montage à deux, y avait encore deux trois contrôleurs qui avaient vu le trou, c'était signalé, c'était sur une fiche, ça faisait trois mois que j'avais fait la fiche. Mais ce jour là mon chef d'équipe il est arrivé en retard. Sur son rapport, il a dit qu'il m'a vu arriver, que je boitais déjà, que je me suis fait ça au foot. Mais on avait un chef d'équipe qui buvait, c'était un alcoolique, il dégueulait dans tout l'atelier. Je lui dis : mais comment vous avez pu me voir, que vous êtes arrivé à sept heures, que vous dégueulez partout. Il dit : t'aurais pu m'le dire. Comment je vais faire pour me couvrir ? Écoute, t'arrête. J'ai dis : non non, j'arrête pas, on va aux prud'hommes. J'ai été, je les ai gagnés. Voilà, la vie, ça tourne quoi. C'est mon p'tit bout de chemin que j'ai bourlingué. J'ai un fils qui a 17 ans. Et puis le deuxième a 11 ans. Et tout cela je l'ai vécu ici, à la Loco. Ils sont nés ici. Mais les revers de la médaille, les bons jours, les mauvais jours, comme tout le monde quoi, les fins de mois difficiles, les mois heureux, les années de galère quoi, comme on dit. J'ai eu des mois de galère incroyable. Je vois les chômeurs qui rouspètent. Pour chaque être humain il faut quand même un minimum pour vivre. Le seul truc que je comprends pas, c'est

pourquoi ils réclament des sous au lieu de réclamer du travail. Mais pour revenir à moi, c'est là qu'on ressent l'amplitude des choses, c'est quand on voit qu'on travaille de lundi à vendredi et qu'on est obligé de faire avec 5000 balles. Que le dix du mois on a déjà plus de sous. On est déjà dans le rouge. On a le loyer qu'on arrive pas à payer. On a les gosses qui sont à l'école. Il faut acheter la bouffe. Je travaille, je travaille et puis tu vois que tu n'arrives pas. C'est là que tu te poses des questions. Un moment donné, j'étais dans le doute. C'est quoi, mais c'est quoi qu'on fait là ? je suis un chef de famille, je fais quoi ? L'année prochaine ça ira mieux ? Année après année, les années passent, et passent et repassent : c'est toujours pareil ! C'est toujours la même chose. On travaille de plus en plus et on a de moins en moins de paye. Et les gens n'ont pas encore compris !

Y en a qui se suicident. Un ami à moi s'est suicidé il y a pas longtemps. Il avait construit. Il y arrivait plus. Sa femme elle avait un petit boulot à mi-temps. Lui, il arrêtait pas de travailler. Le samedi aussi. Un coup, parce qu'il avait refusé de faire un boulot en plus, le chef lui a dit : puisque c'est comme ça, tu as construit, je te supprime les samedis, tu vas te retrouver dans la merde. Alors un lundi sa femme est partie au travail, il a mis la voiture en route dans le garage et il s'est suicidé.

## La tour en feu

*Le chœur des adolescents*

- Hier sur le parking de l'Intermarché, une dame était là avec son fusil.
- Elle disait qu'elle voulait se suicider et tuer son mari avec le fusil.
- Elle était sur les nerfs.
- Mais elle l'a pas fait.
- Avant ça grattait l'Amitié.
- Maintenant ça commence à claquer.
- Les arrêts de bus sont cassés.
- Les cabines téléphoniques défoncées.
- À croire que les jeunes se font les ongles.
- Y veulent du respect mais n'ont que l'injure à la bouche.
- A peine tu les embêtes, ils nous les balancent :
- Genre « tête de zob »
- Ou « vive ta mère quand on la saute »
- La police fait des rondes
- Ils grondent : Je vais te les visser vite fait !
- Mais ils ne sortent pas de leurs fourgons.
- Ils ont peur.
- Moi, j'ai pas peur.
- Les gars du quartier sont trop fiers d'eux.
- Mais c'est comme des pitbulls.
- Ça aboie fort mais ça pisse de loin.
- Certains font des cracks et des casses  
D'autres sont dans un coin  
Avec un gars et le fracassent  
En lui disant : tu veux du pain ?

- Même les morts sont plus respectés.  
Au cimetière, tout était brisé à coups de massue
- Quand ils en parlent  
au journal  
parleurs de la télévision  
prennent des précautions  
en parlant des jeunes de la cité  
qui ne font que parler d'eux  
en parlant des voitures qu'ils ont brûlées.  
On n'a pas fini d'en parler.

LE PRÉSENTATEUR : Aujourd'hui à Babel

L'actualité est très dense :

Vols, rackets, agressions,

Feux de poubelles et explosions.

Tout y passe et tout le monde casse.

Il ne reste que des carcasses.

LE JOURNALISTE : Il paraît qu'il y a eu de la casse ?

UNE HABITANTE : Quel chantier ça a été,

les pompiers sont arrivés

pour éteindre les poubelles brûlées.

Les ambulanciers,

sont venus chercher les blessés,

les policiers,

ont arrêté les rescapés.

LE JOURNALISTE : Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

UNE HABITANTE : C'est quand la patinoire a explosé.

C'est une chose effrayante.

Mais, moi, j'en suis encore pétillante !

LE JOURNALISTE : Quels sont les incidents les plus fréquents ?

UNE HABITANTE : les feux de poubelles  
Qu'ils allument pour dire à leurs belles.  
Qu'ils déclarent leur flamme,  
Pendant que les Résis crament !

LE JOURNALISTE : Avec les îlotiers vous sentez-vous  
à l'abri ?

PREMIÈRE HABITANTE : Que nenni !  
Ils se font insulter,  
Par la caillera du quartier.  
Ils se font engueuler  
Par leur chef-brigadier.  
Ils ne pensent qu'à rentrer  
à la maison,  
Pour se glisser  
sous l'édredon !

DEUXIÈME HABITANTE : Les jeunes au chômage,  
Ils traînent dans les rues, pleins de rage  
et s'en prennent aux passants innocents.  
Mais les flics ne font rien.  
Ils disent : On verra bien demain.  
En attendant,  
Les gens  
grincent des dents !

LE JOURNALISTE : On dit que les jeunes insultent les  
policiers ?

LE JEUNE : J'ai crié : But pour les poulets ! C'était pas  
exprès, je promets. Ma mère leur a expliqué que poule  
rousse c'est le surnom d'une fille. Son petit frère c'est  
poulet. Il jouait au foot sur le parking quand les flics sont  
passés. C'est pour ça que j'ai crié But pour les poulets.

Après, ma mère, je me suis fait gueuler dessus ! Oooh !  
Vraiment, plus jamais d'insultes sur les keufs !

LE PRÉSENTATEUR : Les habitants disent que ces dernières années, le quartier s'est dégradé. Ecoutez ce témoignage d'un habitant :

UN HABITANT : En passant sous les tours, on peut recevoir à tout moment des épiluchures ou d'autres ordures et risquer les points de suture. Il y a sur le pavé des bouteilles, des jouets, et bien d'autres objets écrasés, y compris les plus singuliers. Des familles balancent leurs sacs poubelles par-dessus bord. Ici une femme a viré des couches usagées, là un célibataire son sommier. Les gamins jettent des patates, des bombes à eau, des boulons, des pelures de mandarines, des canettes. Passent aussi : une cocotte minute et une machine à laver.

LE PRÉSENTATEUR : Autre pollution : le bruit. Beaucoup accusent les jeunes. Témoignage.

UNE HABITANTE : On n'en peut plus du tapage que font certains jeunes qui traînent au pied des tours ou qui restent dans le hall du soir au matin. Ne parlons même pas de ceux qui communiquent en tapant sur les radiateurs. Ils cassent tout et ne respectent personne ; du plus jeune au plus âgé, ils ne regardent pas. Ils se prennent pour des rois. Les gens qui passent ne sont pas les bienvenus. Ils frappent même les chiens à grands coups de pied. Les habitants n'osent plus sortir de peur de se faire agresser. Les enfants sont cloîtrés dans les appartements. Ils ne sortent qu'avec des grands. Il faut toujours se cacher des délinquants. La vie à Babel, c'est vraiment compliqué !

LE PRÉSENTATEUR : On dit que certains jeunes trafiquent et s'en mettent plein les poches pour avoir la classe et s'acheter de la marque.

LE JOURNALISTE : Tout à fait mon cher. Car la marque, ça ne coûte pas 5F et ça ne se trouve pas aux coins des rues. La marque c'est une sorte de repère entre eux. Il y a des niveaux de marque : au niveau le plus bas aucune marque ; niveau moyen Nike, Adidas, et autres Reebok... et au plus haut Lacoste. Certains parents ne veulent pas payer le prix fort. C'est pour cela que leurs enfants tournent à la délinquance. Ils veulent avoir des habits de marque comme les autres, pour s'entendre demander : " Où as-tu dégoté ce jogging Lacoste ?" Ou bien, " Est-ce que t'as branché Yasmine avec ta casquette Nike ? " On ne sait qui a mis pour la première fois un Lacoste dans le quartier, car à l'origine c'était une marque pour les "vieux". Mais maintenant cela déteint sur les jeunes.

LE PRÉSENTATEUR : Une jeune fille a disparu depuis plusieurs jours. Audrey en avait assez de se faire insulter. Il y a une semaine environ, la bande qui l'avait déjà agressée verbalement s'en est pris à son petit chien. C'est la goutte qui a fait déborder le vase. Devant eux, elle fait l'indifférente mais au fond d'elle sa décision est prise : c'est la nuit même qu'elle a fugué. Une de ses camarades nous explique la situation.

LA JEUNE FILLE : Laura insultait quotidiennement Audrey. Quand elle est avec ses amies, elle parle toujours de cette façon. Elle ne sait plus vraiment s'exprimer autrement. C'est la nouvelle génération !. En parlant ainsi, elle a l'impression de ne pas se laisser faire. Elle uti-

lise ces mots pour faire comme les garçons, faire sa "crâneuse", se rendre intéressante. En fait, elle est niquée de la tête. Ct'une chaoui des montagnes, la taspei du quartier, la ...

LE PRÉSENTATEUR, *la coupant* : Merci mademoiselle, merci. Toujours à Babel, les collégiens ont fait grève pour protester contre les actes de violences. Un défilé dans les rues a conduit les manifestants devant la mairie. Voici les propos recueillis par notre envoyé spécial, Luc Palieue.

LUC PALIEUE : Rien ne va plus mais la municipalité essaie de calmer le jeu en négociant des aménagements. Voici, le moment crucial de l'entrevue entre la délégation des jeunes et le premier magistrat de la cité.

UN JEUNE : M. le Remai, mézigue et mes srabs, on en rema de se faire laver par les bricaves ou les skins. Aïoua ! assez les beefs, le cheese et les chromes. Et c'est pas les fitness des Résis qui vont faire trembler les scarlas du tierquar. Alors on se demandait c'que les leroys y feraient.

M. LE MAIRE : Il semblerait que cette agglomitié devienne de plus en plus banicieuse et que certains jeunes veulent préserver cette image de quarérage. Nous nous proposons donc d'installer une sévination au coeur du quartier.

LE PRÉSENTATEUR : Merci M. le Maire, pour la clarté de ces propos dont la signification n'aura pas échappé au public... Mais à l'instant les pompiers tentent d'éteindre les derniers incendies, les jeunes et les policiers s'affrontent, une femme en état de choc semble être accrochée en détresse au dixième étage de la Loco. Grâce à nos reporters, nous découvrons la scène en direct.

LES HABITANTS AU MICRO DU REPORTER :

- Elle est sortie par la fenêtre
- pour rattraper son chat paniqué par les explosions

*Ils sont bousculés par les jeunes qui s'enfuient.*

*Bruits de sirènes. Lumières de gyrophares  
et d'incendies de voiture. Cris.*

LE PRÉSENTATEUR : C'est avec ces impressionnantes images en direct que nous refermons notre édition spéciale sur la Tour de Babel. Merci de nous avoir suivis. Dans quelques instants notre grand film : La Tour infernale.

## **La fin de Babel**

*Le chœur des anges gardiens*

- Le seigneur descendit. Il vit la tour. Il dit confondons leur langue et dispersons-les sur toute la terre.
- 70 anges furent envoyés et la langue des hommes devint 70 langues.
- Plus personne ne comprenait personne.
- L'un disait à son ami : passe-moi de l'eau et l'autre lui donnait du sable. Alors il le frappait.
- L'un disait à son ami : passe-moi la hache et l'autre lui tendait la pioche. Alors il le frappait.
- L'homme ne sait rien du monde. Il croit être au centre d'un monde qui tient tout seul. Si tu déplaces la pierre sur laquelle le monde est fondé, le tohu et le bohu font retour. Ne touche pas à la fondation.

- Le roi Nemrod et ses hommes avaient touché à la fondation
- Ils n'avaient pas construit pour habiter. Ils avaient construit une ville et une tour mais ce n'était pas une ville pour les hommes et ce n'était pas une tour pour les hommes.
- Ils ne voulaient pas habiter le nom du seigneur.
- Ils voulaient se faire un nom.
- Ils voulaient chasser le seigneur de toute la terre.
- Cette ville et cette tour étaient celles du monde d'en bas. Et les hommes furent sacrifiés.
- Ils offraient leurs fils et leurs filles aux idoles. Ils les brûlaient dans la fournaise ardente.
- Ce fut le temps de la discorde.
- Le temps de la guerre de tous contre tous.
- Ceux qui refusaient de travailler étaient jetés dans la fournaise.
- Abraham et ses compagnons avaient refusé de construire Babel.
- Le roi Nemrod les fit jeter dans la fournaise.
- Mais Abraham fut sauvé. Et c'est la tour qui brûla.
- Les fours à brique éclatèrent et la tour s'embrasa.
- Babel disparut.
- La tour n'était plus que ruines.
- Plus que cendres.
- Parce qu'ils n'avaient pas construit le temple mais Babel, les hommes cessèrent de se comprendre.
- Et furent dispersés.
- Dispersés sur toute la terre.

QUATRIÈME NOUBA

## Le jardin

La couleur est le blanc. Le sentiment le calme.  
L'élément l'eau.

*Le chœur des anges*  
*le chœur des habitants*  
*La paysanne*



## Aux quatre points cardinaux

*Le chœur des habitants*

- A Babel, aucun jardin n'était possible.
- Le Temple était détruit et la Tour s'élevait sur ses ruines.
- Tout était dans la nuit noire. Tout le monde était pareil. Tout le monde pensait et disait la même chose.
- Personne n'était lui-même. Personne n'était libre.
- Alors Dieu dit : Confondons leur langue.
- Mais ce n'était pas une punition. C'était un cadeau.
- Maintenant il y a la beauté des langues.
- Maintenant nous chantons dans toutes les langues.
- Maintenant les hommes doivent faire l'effort de se comprendre et la pensée peut danser de langue en langue.

### *La première femme chante dans sa langue*

- La langue protège de Babel.
  - La langue est la première pierre.
  - Chanter la langue comme chante le vent du matin.
- TOUS : Le chemin du matin va s'ouvrir.
- L'homme se lave de l'impureté de la nuit, des odeurs de la nuit, du goût des corps.
  - Il se lave des bruits de bête et des souillures.
  - Il se lave des rêves et des cauchemars.
  - Il laisse couler l'eau sur son visage et sur son corps dans la lumière du matin. Jusqu'à ce que la nuit s'éloigne.

- Alors l'homme, rallume le feu. Il veille sur la flamme. Il met l'eau sur le feu. Il fait entrer en lui la bienveillante chaleur du jour.

LA PREMIÈRE FEMME : Le chemin du matin est ouvert.

*La deuxième femme chante dans sa langue.*

- La langue protège de Babel.
- La langue nous ramène à la source.
- Chanter la langue comme chante l'eau du ruisseau dans la chaleur de midi.

TOUS : Le chemin de midi va s'ouvrir.

- Alors l'homme fait cuire du pain. Et la vie grandit dans la maison.
- Le feu est au milieu de la maison. Son foyer. Sa lumière.
- Entre le travail fait et le travail à faire, il y a un repas.
- Le repas se partage. Il y a des miettes de pain sur la nappe. Il y a des mots. Il y a des rires.

LA DEUXIÈME FEMME : Le chemin du midi est ouvert

*La troisième femme chante dans sa langue.*

- La langue protège de Babel.
- La langue nous conduit vers le jardin.
- Chanter la langue comme chante l'oiseau dans le jardin du soleil couchant.

TOUS : Le chemin du couchant va s'ouvrir.

- Les hommes sont assis dans la douceur de l'ombre qui va venir. Ils fument. Ils bavardent.
- Ils parlent du passé.

- De leurs projets d'avenir.
- Les étoiles viennent une à une avant même que le ciel ne s'embrace.
- On appelle les enfants. Le silence descend.

LA TROISIÈME FEMME : Le chemin du couchant est ouvert

*La quatrième femme chante dans sa langue.*

- La langue protège de Babel.
- Avec la langue nous allons reconstruire la maison.
- Chanter la langue comme chante le feu dans la nuit.

TOUS : Le chemin de minuit va s'ouvrir.

- Quand les étoiles sont au ciel, l'homme marie le feu et l'eau.
- Il fait danser la flamme toute bleue à la surface de l'eau.
- Il boit l'eau de feu et fait danser la femme à la face du ciel, tandis que les flammes du foyer dansent avec elle.
- Alors il y a des enfants qui font sacrée la maison !

LA QUATRIÈME FEMME : Le chemin de minuit est ouvert

TOUS : Les quatre chemins sont ouverts.

- La terre un seul jardin !
- Car Dieu a dit : Dispersion-les sur toute la terre.
- Mais ce n'était pas une punition. C'était un cadeau.
- Maintenant, les hommes se promènent sur toute la terre.
- Ils ne sont plus prisonniers des nations. Ils dansent sur les frontières.

- Babel est détruite. Maintenant, il y a la place.  
Maintenant, il y a la lumière. Maintenant faisons de la terre un jardin.
- Au centre une fontaine.
- Parce que l'eau est la pierre angulaire de la maison.
- Pas l'eau qui vient du ciel. Mais l'eau qui jaillit du rocher. L'eau de la source. L'eau du puits.

LA PAYSANNE : Le puits on l'a encore. C'est un beau puits. Il a 27 mètres de profondeur. La maçonnerie est solide. Et l'eau est vive. C'est une source.

*La Paysanne découvre le puits.*

## **Le puits**

*le cœur des habitants*

- Au fond du puits, je vois les hommes et les femmes de Babel.
- Ils ont tout perdu. Ils sont fatigués.
- Dieu a confondu leurs langues, ils se comprennent difficilement.
- Dieu les a dispersés. Ils se demandent où aller.
- Ils disent : on nous a fait venir. Maintenant on nous fait partir. Où aller ? Quelle direction prendre ?
- Alors Abraham a dit : Il faut faire retour.
- Il faut retourner à la première pierre. Celle qui empêche le chaos de détruire le monde. Au sommet du mont Moriah.
  
- Au fond du puits, je vois un rocher.
- Au sommet du mont Moriah, le rocher est là.

- Là où Abraham a demandé à Isaac de se coucher pour le sacrifier. Le Saint béni soit-il lui avait demandé de le sacrifier, son propre fils. Ce fils que le seigneur lui avait donné alors qu'il avait près de cent ans et que Sarah avait depuis longtemps atteint l'âge où les femmes ne font plus d'enfants.
- Et le seigneur lui avait dit : Tu auras quand même un fils et ta descendance sera plus nombreuse que les étoiles dans le ciel. Et voilà que ce fils Dieu voulait le reprendre.
- Abraham ne comprenait pas, il avait la douleur au ventre mais il ne pouvait rien refuser au seigneur, pas même son propre fils.
- Mais au moment où Abraham posait le couteau sur la gorge d'Isaac, Dieu lui dit : Ne touche pas à l'enfant. Je désire la générosité et non les sacrifices. Le monde tient sur la dimension de la générosité. Que plus jamais l'homme ne soit sacrifié !
- Que plus jamais l'homme ne soit sacrifié ! Cette parole est la première pierre et là est le centre du monde. Là sera la maison. Notre maison.
  
- Au fond du puits, je vois une source. Une source aux eaux rafraîchissantes.
- La source d'Ismaïl.
- Au temps où Sarah n'avait pas encore Isaac, elle avait dit à Abraham : Prends ma servante, Hagar l'Égyptienne. Va vers elle, elle te donnera le fils que je ne peux pas te donner.
- Et Hagar l'Égyptienne enfanta Ismaïl.
- Et Abraham aimait son fils Ismaïl. Et Sarah aussi aimait Ismaïl comme son propre fils.

- Mais quand Sarah enfanta Isaac, Sarah devint jalouse. Elle dit à Abraham : chasse ma servante Hagar l'Égyptienne dans le désert de Bersabée et qu'elle emmène Ismaïl et que notre enfant Isaac soit ton seul fils.
- Abraham ne pouvait pas dire non à Sarah. Il dit à Hagar : emmène mon fils Ismaïl mais prends grand soin de lui car il est mon premier fils et je l'aime.
- Et il donna à Hagar une grande outre, remplie d'eau fraîche, pour qu'elle puisse traverser sans danger le désert de Bersabée.
- Mais au milieu du désert de Bersabée, l'outre était déjà vide.
- Hagar vit qu'Ismaïl allait mourir de soif. Elle pleurerait, elle se tordait les mains.
- Elle implora Dieu : Ne laisse pas mourir Ismaïl mon enfant, le premier fils que tu as donné à Abraham.
- Et Dieu lui dit : Lève-toi, il y aura toujours de l'eau pour Ismaïl et toujours de l'eau pour les enfants d'Ismaïl.
- Ismaïl vivra et sa descendance sera aussi nombreuse que les grains de sable dans le désert de Bersabée.
- Là est la source. Le puits de la promesse.
- Et plus tard, quand Abraham redescendit du Mont Moriah avec Isaac, il chantait.
- Il avait la joie au coeur parce que son fils était vivant, le fils que Dieu lui avait demandé de sacrifier mais que Dieu lui avait rendu vivant en disant : Que plus jamais l'homme ne soit sacrifié !
- Tous deux, le père et le fils, traversèrent le désert de Bersabée et au milieu du désert de Bersabée, ils burent l'eau de la source.

- La source d'Ismaïl, le puits de la promesse.
- Au fond du puits, je vois un arbre à l'ombre bienveillante.
- Abraham est mort. Il est porté en terre.
- Au pied de l'arbre, devant la tombe, Isaac et Ismaïl sont réunis.
- Isaac le rocher, Ismaël la source.
- Les deux fils d'Abraham.
- Et derrière eux les enfants d'Isaac, Esaû et Jacob. Esaû père des douze tribus d'Edom. Jacob père des douze tribus d'Israël.
- Et les enfants d'Ismaïl, Nebayoth, Quedar, Abdeel, Mibsam, Mishma, Doumah, Massa, Khadad, Teima, Yetour, Naphish et Quedmah, les douze princes d'Arabie.
- Tous réunis, tous enfants d'Abraham le sage. Eux et les enfants de leurs enfants. Et les enfants des enfants de leurs enfants dispersés sur toute la terre.

*Ici est énoncé le nom de chaque participant au spectacle suivi du nom de son père et de sa mère sur le modèle : Isaac, fils d'Abraham et de Sarah, Ismaël fils d'Abraham et d'Hagar ...*

- Tous fils et filles d'Abraham. Tous assis dans le jardin d'Abraham.

*Les habitants servent le thé, chantent une chanson africaine. Les deux danseurs s'élancent rejoints par les jeunes hip hoppers qui forment le cercle où ils présentent leurs figures.*

*Puis tous descendent dans la salle à l'exception de l'homme et de la femme qui dans la Nouba 1 ouvraient le premier mouvement du chœur des habitants*

## **De tout temps**

*Le chœur des anges gardiens,  
un homme, une femme*

LES ANGES :

- Ils sont partis.
- Non, ils sont arrivés.
- Il y a toujours un moment où ils oublient la douleur de ce qu'ils ont perdu. Ils ont pleuré. A présent, ils regardent le jour qui se lève. Ils voient la première lueur de l'aube dans la nuit noire. Ils peuvent renaître.
- Ils n'ont plus peur. Ils mettent de l'eau sur leur visage, ils font chauffer l'eau pour se réchauffer dans le froid du petit matin. Ils font des projets d'avenir. Ils se disent qu'il doit bien y avoir un monde après la fin du monde.
- Il y a toujours un monde après la fin du monde.
- De tout temps les soldats sont entrés dans le village. De tout temps, ils ont donné cinq minutes aux habitants pour quitter leur maison. De tout temps, ils ont pillé. De tout temps, ils ont mis le feu. De tout temps, ils ont brûlé vifs ceux qui s'étaient réfugiés dans la maison de Dieu. De tout temps.

LA FEMME : Et de tout temps, le temple fut reconstruit. De tout temps, l'homme a reconstruit sa maison.

LES ANGES :

- Il est écrit : On fit le roi de Jérusalem prisonnier et on l'amena auprès du roi de Babylone. D'abord on égorgea ses fils en sa présence, puis on lui creva les yeux avant de le mettre aux fers pour le conduire à Babylone. Alors le chef des gardes, serviteur du roi de Babylone, entra dans Jérusalem. Il mit le feu au Temple. Et il livra aux flammes les maisons de Jérusalem. Le Saint béni soit-il pleurait. Il appelait ses anges et leur disait : Regardez ce qu'ils ont fait de ma maison.
- Ainsi fut détruit le Temple de Salomon.
- Mais le Temple fut reconstruit.

L'HOMME : De tout temps, le temple fut reconstruit. De tout temps, l'homme a reconstruit sa maison.

LES ANGES :

- Il est écrit : L'empereur Vespasien envoya Titus contre Jérusalem. Un soldat de Titus lança une torche dans le Saint des Saints. Et le temple fut détruit par le feu. La ville toute entière fut détruite par le feu.
- Les soldats tuaient tous ceux qu'ils rencontraient.
- Les anges pleuraient dans les ruines noircies du Temple. Les anges pleuraient dans la ville en flammes. Mais leurs larmes n'éteignaient pas l'incendie. Et la pluie n'éteignait pas l'incendie. Seul le sang éteignait l'incendie.
- Ainsi fut détruit le deuxième Temple.
- Mais Omar construisit le troisième temple. Sur le rocher. Là le prophète Mohammed fut élevé au ciel sur un cheval aux ailes immenses. Là est un dôme d'or. Selon qu'il est écrit : Il revêtit d'or la maison.

L'HOMME ET LA FEMME : De tout temps, le temple fut reconstruit. De tout temps, l'homme a reconstruit sa maison.

*Fin.*

*Il y a toujours un monde*  
après la fin du monde

Création le 15 juin 2000

au Théâtre Granit, scène nationale de Belfort

(direction Henry Taquet)

Mise en scène : Philippe Berling  
assisté d'Amélie Blottière.

Musique : Malo Vallois.

Chorégraphie : Stéphanie Ganachaud  
assistée de Bruno Danjoux

Décor : Pierre Heydorff.

Peintures : Andrea Mellas-Diaz

Costumes : Françoise Luro

Direction technique : Kader Messaoudi

Avec

Edwige Morf

Amélie Blottière

Martine Bertrand

Christian Caro

Julien Chavrial

Stefany Ganachaud

Vincent Druguet

et les habitants du quartier « Les Résidences » à Belfort

